

Le retour sur Terre des héros

C'est un triomphe. Un accueil comme il y en a eu peu dans l'Histoire. Après avoir passé dix-huit jours en quarantaine, pour être sûr qu'ils n'ont ramené aucune maladie de la Lune, les trois astronautes défilent à bord de limousines dans le centre de New York le 13 août 1969. C'est le début d'une tournée de 45 jours qui les emmènera à travers tous les Etats-Unis et dans le monde entier.

© 2009 Neil Leifer/ TASCHEN.



De gauche à droite: Armstrong, Collins, Aldrin. © AP

NEIL ARMSTRONG

Pour celui qui posa le premier pied sur la Lune, la mission Apollo 11 aura aussi été la dernière aventure spatiale. Neil Armstrong a pris sa retraite de la Nasa, l'agence spatiale américaine, en 1971. Il se retire dans sa ferme de Lebanon (Ohio) et devient professeur d'ingénierie aérospatiale à l'Université de Cincinnati. Un poste qu'il occupa jusqu'en 1979. Depuis, l'ancien astronaute a siégé au conseil d'administration de nombreuses sociétés dont Lear Jet et United Airlines. Il est même apparu dans une publicité pour le constructeur automobile Chrysler.

EDWIN « BUZZ » ALDRIN

Le second homme à avoir marché sur la Lune a connu une véritable chute aux enfers à son retour sur Terre. Aldrin a en effet traversé une période de dépression et d'alcoolisme. Fervent chrétien à l'époque de l'épopée lunaire, il explique aujourd'hui que son expérience sur la Lune, combinée à ses déboires personnels, dont deux divorces, ont transformé sa foi, le conduisant à embrasser une spiritualité plus universelle. Il a créé la société de moteurs de fusées Starcraft Booster et une fondation, ShareSpace, pour promouvoir un tourisme spatial abordable. Il écrit aussi des livres... sur l'espace.

MICHAEL COLLINS

L'homme qu'on a un jour décrit comme ayant été « le plus solitaire de l'univers », alors qu'il était seul en orbite lunaire pendant la mission de ses collègues sur notre satellite, a quitté la Nasa en 1970 pour devenir le directeur du Musée de l'Air et de l'Espace à Washington. Un job qu'il abandonna en 1978 en même temps qu'il prit sa retraite de l'US Air Force avec le grade de général major. En 1980, il devint vice-président de LTV Aerospace et rédigea divers ouvrages « spatiaux », y compris sa propre biographie. Collins est toujours un des « trustees » de la « National Geographic Society ».

1969 2009

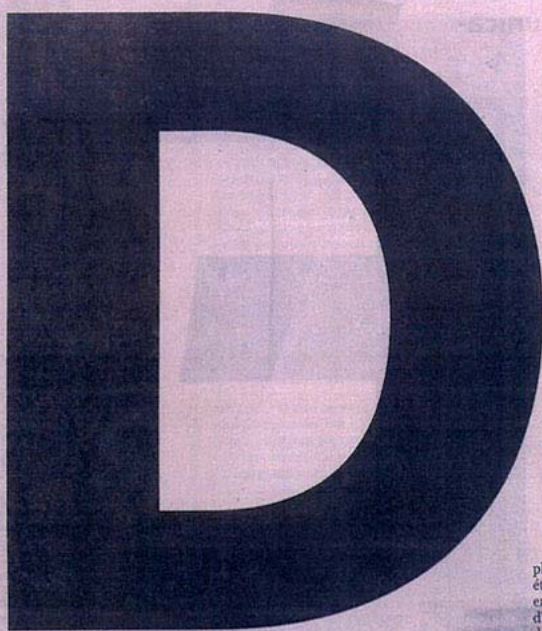
LE LIVRE



« Plus que tout il aurait adoré d'être à bord... dans ce foutu truc, en apesanteur, volant. Autour d'un verre il aurait pu raconter avec ironie qu'il était trop petit, trop gros, trop juif pour aller aussi loin, mais si vous aviez enfoncé votre main dans sa cage thoracique et torse son cœur pour en arracher la vérité, il aurait insisté sur la nécessité pour un écrivain d'être là, à la pulsation de l'instinct... »

L'écrivain américain Colum McCann parle de l'écrivain américain Norman Mailer et de l'expédition Apollo 11 sur la Lune. Mailer n'y était pas mais il l'a raconté dans un fameux reportage pour le magazine Life et dans un roman, *Bivouac sur la Lune*, qui en est le prolongement. Norman Mailer, mort en 2007, fut un des plus grands écrivains du XX^e siècle. Ses romans, *Les nus et les morts*, *Un rêve américain*, *Le chant du bourreau*, etc. se calent avec le réel. Et le traversent. C'était un homme engagé dans son temps. Son *Bivouac sur la Lune* est imprégné de cette vision personnelle de la réalité. L'éditeur Taschen republie des extraits de ce *Bivouac* mêlés aux archives spectaculaires de la Nasa et de Life sur la plus spectaculaire mission scientifique de notre époque. Un texte passionnant, dont vous pouvez voir des extraits ci-contre. Des photos superbes. Une préface de Colum McCann dont vous avez pu apprécier un extrait. Et une édition exceptionnelle. Taschen édite ce *Moonfire* en anglais et en grand format, à 1969 exemplaires numérotés et signés par Buzz Aldrin, qui a posé le pied sur la Lune, sous coffret avec un hublot en plexiglas. Le prix est aussi exceptionnel : 750 euros.

JEAN-CLAUDE VANTROYEN
Infos sur www.taschen.com



« Plus que tout il aurait adoré d'être à bord... dans ce foutu truc, en apesanteur, volant. Autour d'un verre il aurait pu raconter avec ironie qu'il était trop petit, trop gros, trop juif pour aller aussi loin, mais si vous aviez enfoncé votre main dans sa cage thoracique et torse son cœur pour en arracher la vérité, il aurait insisté sur la nécessité pour un écrivain d'être là, à la pulsation de l'instinct... »

« Plus que tout il aurait adoré d'être à bord... dans ce foutu truc, en apesanteur, volant. Autour d'un verre il aurait pu raconter avec ironie qu'il était trop petit, trop gros, trop juif pour aller aussi loin, mais si vous aviez enfoncé votre main dans sa cage thoracique et torse son cœur pour en arracher la vérité, il aurait insisté sur la nécessité pour un écrivain d'être là, à la pulsation de l'instinct... »

« Plus que tout il aurait adoré d'être à bord... dans ce foutu truc, en apesanteur, volant. Autour d'un verre il aurait pu raconter avec ironie qu'il était trop petit, trop gros, trop juif pour aller aussi loin, mais si vous aviez enfoncé votre main dans sa cage thoracique et torse son cœur pour en arracher la vérité, il aurait insisté sur la nécessité pour un écrivain d'être là, à la pulsation de l'instinct... »

le-même avait commencé à léviter, silencieusement, avant d'être poursuivi par des flammes.

Non, c'était plus dramatique. Les flammes étaient démesurées. Personne, vraiment, n'aurait pu être préparé à cela. Les flammes jaillirent, telles des catacates, frappant la pointe du bouchier thermique, et ensuite, canalisées le long du sol par deux tranchées dans le béton, formèrent deux rivières de flammes souterraines qui bouillonnaient de chaque côté une centaine de pieds plus loin, jaillissant encore sur une centaine de pieds. Deux puissantes torches semblables aux ailes qu'un oiseau de feu jaune étendrait sur un champ, le recouvrant d'une floraison enflammée, jaune et brillante, et au beau milieu, blanche comme un spectre, blanche comme le blanc du Moby Dick de Melville, blanche comme la chapelle de la Madone dans la moitié des églises du monde, ce mince vaisseau angélique, mystérieux s'élevait silencieusement, abandonnant son incarcération de flammes, et commençait à monter lentement dans le ciel, lentement comme pouvait nager le Léviathan de Melville, lentement comme nous nagerions vers la surface dans un rêve, espérant atteindre l'air libre. Et toujours aucun son.

Alors il vint, tel le craquement de brindilles de bois ; il vint, tel l'aboiement aigu et furieux d'un million de gouttes de pétrole s'embrasant soudainement, une cacophonie d'aboiements toujours plus criards, alors qu'Apollon-Saturn, quinze secondes en avance sur son propre son, se dégageait de la tour de lancement sous une acclamation qui aurait tout aussi bien pu être un cri de détresse de ceux qui observaient ; alors vint l'aboiement strident d'un millier de mitrailluses en batterie, et Aquarius trembla, des pieds à la tête, sous la fureur de cet assaut, et entendit le murmure tonnant des Niagara de flammes rugissant bien plus fort que les roulements de tonnerre les plus puissants qu'il avait jamais entendus, et la terre commença à trembler et ne s'arrêterait pas, ses pieds frémissaient sur les gradins de bois, une fureur apocalyptique similaire au bruit de votre propre mort dans le rugissement qui accompagne la noyade, un cauchemar sonore, et il s'entendit lui-même dire : « Oh, mon Dieu ! Oh, mon Dieu ! Oh, mon Dieu ! Oh, mon Dieu ! Oh, mon Dieu ! Oh, mon Dieu ! », sans entendre cependant sa propre voix, et le bruit de la fusée battait au rythme du sang angoissé dans ses oreilles, brillantes comme si elles s'étaient trouvées dans l'intimité de l'ex-

Le matin du lancement, décollage inclus

par Norman Mailer

L'écrivain américain Norman Mailer écrit ce reportage pour le magazine « Life » en 1969. Un roman suivra en 1971 : « Le bivouac sur la lune ».

plision de chaleur, comme si ses oreilles étaient dans le chaudron d'un énorme embrasement de l'atmosphère, le ciel d'oxygène se consumant dans l'ascension de la fusée, et un petit instant de vertige à la pensée que l'homme maintenant disparaissait d'un instrument pour dialoguer avec Dieu – le feu était blanc comme une torche et aussi long que la fusée elle-même, une queue de flammes, un visage, oui, maintenant la fusée ressemblait au chapeau pointu d'une sorcière, et les flammes s'échappaient de ses jumelles, étaient fourchues à leur base, comme les dents d'une scie. Vers le haut. Comme la fusée montait et partait vers la mer, personne ne pouvait plus la voir, mais seulement la flamme qui s'échappait de son pied. Désormais, elle semblait monter comme une boule de feu, comme un nouveau soleil se levant dans le ciel, une flamme s'élevant elle-même...

Dans le lointain, pratiquement hors de vue, comme un poisson presque transparent se brisant soudainement, tête et queue, le premier étage, à l'arrière de la fusée, se sépara du reste de l'engin, sombre doucement comme un homme, comme un plongeur céleste soudain petit. Il y eut un nouveau jaillissement des moteurs, quelque lointaine vision fugitive de feux nouveaux, qui semblaient pâles comme des torrents d'eau, blafardes étaient les flammes dans le lointain. Alors, l'étage du propulseur, abandonné et vide, commença à tomber, comme un cœur de relais qui vient de passer le témoin, et qui s'efface, qui s'efface en douceur. Puis il commença sa chute, mais avec la lente dignité d'un petit morceau de savon, qui hésite, pique et plonge vers le fond de la baignoire. Alors le premier étage de la puissante Saturn, vide, vidé de son carburant, disparut derrière un nuage. Et la fusée, avec Apollon 11 et les deux derniers étages de Saturn V, fut finalement hors de vue, en route vers une orbite terrestre.

Comme les autres, il resta et écouta la voix des astronautes et du capcom (2).
Responsable des relations publiques : « A 3 minutes, distance du pas de tir : 70 miles, altitude : 43 miles, vitesse : 9.800 pieds par seconde. »
Armstrong : « Nous avons relevé les jupes » (3).
Capsule communicator : « Roger, nous confirmons. Jupes relevées. »
Armstrong : « La tour est partie. »
Capcom : « Roger, tour. »
Responsable des relations publiques : « Neil Armstrong confirme la séparation de la tour d'éjection. »
Armstrong : « Houston, la visibilité est bonne aujourd'hui. »
Sur le chemin du retour vers Cocoa Beach, il y avait un embouteillage monumental... La radio était allumée. Fred

Quelque-chose, de la Chambre de commerce de Titusville, parlait vite. « Et quand les gens qui ont assisté au lancement, rentreront chez eux, je voudrais qu'ils disent à tout le monde combien c'était beau, vu de Titusville. »

« Les amis, dit un présentateur, ne manquez pas les promotions spéciales à l'occasion du lancement d'Apollon 11 ». La radio n'avait pas perdu de temps.

L'Amérique – son pays. Un pays vide, mais rempli de merveilles.

Aquarius ne pouvait déchiffrer ses sentiments. Il fut heureux toute l'après-midi, il fit du surf pour la première fois ; tenir debout était plus difficile qu'il ne l'avait cru, mais cela ne gâcha pas son plaisir. Dans la soirée, il quitta Cocoa Beach pour retourner à Houston, d'où il

couvrirait le voyage vers la lune et le retour. Dans l'avion, tout le monde était ivre : les hôtesses étaient désinvoltes et s'affaissaient sur leurs sièges. Les hommes d'affaires sudistes étaient rayonnants.

Dans l'édition du soir qu'il avait apportée avec lui, Aquarius lut que le Révérend Abernathy, en compagnie de quelques familles pauvres, avait assisté au lancement dans la zone VIP, après avoir adressé une requête au Dr Thomas O. Paine, administrateur de la NASA, pour obtenir les badges spéciaux. « S'il était possible pour nous de ne pas appuyer sur le bouton demain et résoudre vos problèmes, nous n'appuierions pas sur le bouton », avait dit le Dr. Paine.

Après le lancement, le révérend Abernathy avait répondu : « C'est vraiment une terre sacrée. Et elle le sera plus encore quand nous nourrirons les affamés, prendrons soin des malades, et subviendrons aux besoins de ceux qui n'ont pas de toit ».

Aquarius imagina plus d'une fois à quel point la vision d'Apollon-Saturn devait avoir semblé puissante au meneur de la Croisade des Pauvres Gens. Sans doute avait-il aussi découvert que ses pieds ne pouvaient s'empêcher de trembler. Cependant, Aquarius n'était pas encore prêt à croire cette terre bénie. Pour autant qu'il le savait, Apollon-Saturn restait un enfant du Diable. Et s'il était cependant, alors le Diable, avec tous les philosophes embrasés en orbite, était beau en effet. Ou, au contraire, le Diable était-il si beau parce que tous, les Johnson, les Goldwater, les Paine, les Abernathy, les écrivains de la presse et cet écrivillon nommé Aquarius, n'étaient rien d'autre que des diables eux-mêmes. Car l'idée que l'homme s'était attaché à la Terre pour combler les désirs de Dieu était, soit au cœur de cette vision, soit un anathème pour cet ange véritable dans les Cieux, qu'ils allaient violer avec le feu de leur ascension. Un vaisseau de flammes était en route vers la lune. ■

(1) Aquarius est le pseudonyme de Mailer tout au long du livre.

(2) Le capsule communicator est le seul interlocuteur au sol des astronautes.

(3) Défectueux.

© 1971/2009 Norman Mailer, licensed by Norman Mailer Licensing, L.L.C. Traduit de l'américain par Dominique Berns.